

XYZ. La revue de la nouvelle

Un corps sur le trottoir

Claudine Potvin



Number 132, Winter 2017

École : un lieu autre pour un autre soi

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87428ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Potvin, C. (2017). Un corps sur le trottoir. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (132), 27–32.

Un corps sur le trottoir

Claudine Potvin

J'AI TROUVÉ MON CORPS sur le trottoir en face de l'hôtel Bellevue à huit heures du matin. Je me rendais à l'école. Je crois que j'avais sept ans, puisque j'étais en première année. J'ai regardé furtivement autour de moi. J'étais à la croisée de l'hôtel de ville, du garage Shell et de la résidence de l'inspecteur scolaire. Du côté de l'hôtel de ville, personne. Encore moins du côté de la grande maison blanche où on ne voit jamais âme qui vive et puis aucun char à la pompe. Après avoir hésité pendant quelques secondes, j'ai ramassé le petit corps et me le suis ajusté tant bien que mal. Mon amie Diane m'attendait au coin de la rue Saint-Christophe comme chaque matin. Nous marchions toujours ensemble jusqu'au couvent, heureuses de faire ce trajet main dans la main alors qu'il nous semblait si long sans la compagnie de l'autre. Ce matin-là, elle n'a rien remarqué de différent. J'en ai donc conclu que mon nouveau corps était invisible.

Le lendemain matin, je raconte à Diane ce qui m'est arrivé la veille ; je suis dorénavant une autre et pourtant toujours la même. Elle pouffe de rire. Elle ne me croit pas. Je lui explique aussi que ma peau est presque transparente, que je sens le sang couler dans mes veines, un sang plus violet que rouge, et que tous mes os craquent au moindre mouvement. Elle me prend la main et me traite de folle. On court jusqu'à l'école et le vent transforme nos rires écervelés en cacophonie. Nos joues toutes rouges se gonflent de bonheur. Le chemin de la maison à l'école et de l'école à la maison paraît toujours trop court avec Diane. Dans la classe, j'oublie presque tout.

Selon moi, ce corps me sied comme un gant de daim. Or, il s'avère encombrant dès la première journée. La maîtresse, mademoiselle Bergeron, me réprimande à plusieurs reprises car je n'arrive pas à suivre les consignes. Se lever pour la prière, je reste assise. Écrire sur le grand tableau noir, la craie 27

me tombe des mains. Marcher à l'unisson pour la récréation, je sors des rangs. Mes jambes refusent d'obéir, c'est de plus en plus évident, et je ne sais trop quoi faire de cette nouvelle réalité. Mais, pour dire le vrai, je ne m'en porte pas si mal, plutôt captivée par ce qui m'arrive. À part les quelques coups de baguette sur les doigts, je dois avouer que des milliers de nouvelles sensations m'envahissent et je m'en réjouis.

Dans ma tête de petite fille, il y a toujours un grand vide quand je pense à ce que je suis. Seules les jolies robes que ma mère me fabrique, rose bonbon, bleu ciel, vert pluie, jaune poudre, semblent confirmer mon état d'innocence. Les chapeaux de Pâques me font croire que j'existe, le temps d'une grand-messe. Un corps habillé, c'est tout. Ma mère, trop occupée, ne m'accorde pas réellement beaucoup de temps. À l'époque, d'ailleurs, on n'attache pas d'importance aux enfants.

C'est tout de même étonnant que j'aie trouvé mon corps à cet âge au tout début du mois de mai, non loin de l'école. J'ai bien montré mes fesses deux ou trois fois aux petits voisins dans le garage des Gagnon. Ça n'a rien révélé de fulgurant, à peine un frisson, une froideur, sur une vulve d'enfant. J'ignorais tout de moi avant ce jour de mai.

Compte tenu de mon comportement inhabituel, mademoiselle Bergeron m'envoie au bureau de la mère supérieure. Je parle d'un temps où les mères supérieures ont tous les droits, celui de punir ou de pardonner, celui de frapper ou de caresser, celui de crier ou de se taire. La mienne ne sait trop que faire de moi. Pourquoi ces mouvements inattendus, ces gifles dans la cour d'école, ces replis soudains, cette façon de tout garrocher, ces soubresauts, ces maux de ventre, ces imbécillités ? s'enquiert-elle. Je n'en sais rien. Je suis bien incapable de l'aider. Mais elle m'aime bien et me recommande de me tenir tranquille et de réciter trois *Je vous salue Marie* en début de journée.

J'aime l'école, les cahiers, les crayons, les gommes à effacer, l'encre surtout, même si nous n'y avons droit qu'en
28 de rares occasions, surtout parce qu'elle tache les doigts.

J'adore ouvrir l'encrier précisément parce qu'il m'est refusé. Ma grand-mère m'a déjà appris à lire, à écrire et à compter. Mademoiselle Bergeron ne peut vraiment m'enseigner rien de neuf. De plus, à partir du moment où j'ai pris possession de mon corps en face de l'hôtel Bellevue, sans savoir pourquoi, elle a compris que le mot *autorité* ne veut plus rien dire pour moi. Elle décide de ne pas convoquer mes parents qui, de toute manière, vu leur simplicité d'esprit, ne saisiraient pas vraiment le sens de son intervention, d'autant plus que mon bulletin n'affiche que des bonnes notes. Et puis, la fin de l'année approche et elle a déjà recommandé qu'on me passe directement en troisième.

À l'école, on se moque de moi sans arrêt car je fais tout de travers. Distracte, je trébuche sans cesse sur des obstacles inexistantes, je tombe de la balançoire avant même de m'agripper aux câbles, je saute à la corde de peine et de misère, je laisse toujours échapper le couvercle de bois du pupitre sur mes doigts, je me frappe la tête sur la vitre de la porte d'entrée, bref je suis toute croche et j'amuse tout le monde. Je sais que ce n'est pas méchanceté de la part de mes compagnes et j'ajoute volontiers mon propre rire aux leurs. Leurs taquineries ne m'embêtent pas.

Mon petit pupitre est situé au premier rang, juste à côté des larges fenêtres à ma gauche, celles qui longent la rivière et m'offrent des possibilités de rêveries insoupçonnées. La douceur de la peau, la finesse des doigts, l'éclat du regard, la légèreté des épaules, tout cela me confère une allure de Lolita. Bien sûr, je n'ai pas lu *Lolita*, mais elle germe en moi, une promesse de vendange.

Dès que la cloche sonne, j'ai l'habitude d'aller m'étendre sur le quai, tous les jours à trois heures de l'après-midi. Pour faire l'inventaire de mes pieds et de mes orteils minuscules se fondant dans l'eau de la rivière, de mes mains que je fais danser autour des papillons, de ma bouche en cœur, et de mon émoi. J'allonge mes jambes au soleil de mai, l'eau me parle et j'entends tous ces sons venus de l'onde. J'imagine mon corps couché dans le lit de la rivière et tous

ces tourbillons autour de moi, une fine pluie, une musique dite classique, un concerto pour clarinette de Mozart dont nous entretient sans cesse mademoiselle Bergeron et qu'elle nous oblige à écouter en classe le vendredi après-midi, pour finir la semaine en beauté, affirme-t-elle. Un courant aérien passe entre mes cuisses et je retiens ma respiration pendant au moins trois minutes. Puis, dans mon rêve, je remonte à la surface, je m'étire sur la grève au point de perdre l'équilibre. Il me faut sans cesse redoubler d'effort pour m'adapter à ce corps étranger devenu par la force des choses étonnamment familier.

À la maison, par contre, ce corps apparaît aux yeux de ma mère de plus en plus intrigant, car je ne me suis pas encore totalement habituée à cette nouvelle enveloppe et toutes mes attitudes lui semblent bizarres. Je casse de la vaisselle sans faire exprès, trébuche dans les marches de l'escalier, accroche les tulipes du parterre sur mon passage, bref je suis constamment sujette à toutes sortes d'accidents mineurs. J'oublie de refermer les portes, ne réponds plus lorsqu'on me questionne. Troublée, ma mère m'amène chez le médecin pour voir si je suis normale. Évidemment, le docteur Drolet lui confirme que mon corps grandit tout à fait normalement et lui dit qu'il ne faut pas faire attention à l'imagination débordante des petites filles.

Donc, je suis normale. Mais il me devient fondamental d'inventer des histoires à dormir debout. Ma mère, épuisée par ce bavardage, me met au lit de plus en plus tôt.

J'enfonce la tête dans l'oreiller, révise l'alphabet, les nombres de un à cent, et je fais semblant de m'assoupir. Ma respiration s'alourdit, j'entends les loups hurler tout près de la bordure du bois, je me penche sur le bord de mon lit, aboutis sur le plancher, découverte, à la vue de tous. Ma tête chavire, mon cerveau bouge, ma compréhension des choses change.

Que faire de ces visions qui envahissent mes nuits, de la fureur du bruit qui tourmente mes oreilles dès que je quitte la rivière et que je rentre à la maison, de cette inquiétude ?

Parfois, j'ai envie d'abandonner ce corps sur la voie ferrée. Un jour, je marche jusqu'à la gare en haut du village, m'assois sur une banquette pour regarder venir le train de quatre heures. Un garçon en descend et m'aborde aussitôt.

— Je cherche la maison des Tremblay.

— Y a beaucoup de Tremblay ici.

— Georges Tremblay, c'est mon oncle. Moi, je m'appelle Mario.

— C'est par là, près de la fromagerie.

— Veux-tu marcher avec moi ?

— Non, je ne peux pas. Je dois retourner à la maison pour le souper. Mais je vais au bord du quai tous les jours, après l'école.

Le lendemain, je parle de ma rencontre à Diane et lui enjoins de m'accompagner au quai au cas où Mario viendrait. Elle hésite. La mère de Diane se montre beaucoup plus sévère que la mienne et lui défend de flâner après l'école. Elle la somme de ne jamais, au grand jamais aller au bord de la rivière seule, et même avec moi, surtout avec moi. J'insiste. Curieuse, elle acquiesce. Mario nous attend. Lui, il a un drôle de corps. Il est trop grand, ses cheveux sont trop longs, sa peau basanée détonne, il parle avec un drôle d'accent, il fume et fait des halos avec la fumée. Ses yeux s'accrochent aux nuages. Un oiseau flotte tout près de nous. La peur nous fait rire, Diane et moi. Un rire nerveux. Deux fillettes éclaboussées par le regard d'un grand garçon sûr de lui-même, hautain, qui parle abondamment. Je lui raconte mon histoire de corps et il me croit tout de suite, promet de m'aider à bouger autrement, mieux, à aimer.

Le lendemain, je reviens sans Diane. Il me prend la main, m'enivre et me couvre tel un manteau de pluie. Il m'a acheté une barre de chocolat que nous nous partageons goulûment comme si nous avions faim. Ce nouveau corps, c'était donc pour lui, pour une tendresse inconnue. On dira plus tard que c'était de l'obscénité, du vice, mais moi, je sais bien que c'est une forme d'intelligence entre nous. Chaque jour, nous parlons de l'école, de mes camarades de classe, de mes frères, et

de l'eau qui glisse sur nous sans faire de bruit, effaçant les cauchemars de l'enfance. Je me fais grande avant le temps, diront les adultes.

Mario a senti la menace peser sur lui. On ne peut s'intéresser à la conversation d'une petite fille impunément. Il a repris le train, est parti sans laisser d'adresse. J'ai longtemps regardé le train s'enfuir et malgré tout je me suis sentie légère, capable de me frayer un chemin sans son odeur. J'ai repris la route de l'école avec un goût de sucre sur la langue.

Ma première année s'achève et je me sais plus savante que toutes ces autres petites filles qui jouent encore à la poupée. Premières vacances. Je sais comment ajuster la tendresse à l'âge, comment laisser le vent de l'enfance pénétrer ce corps qui est dorénavant le mien, comment oser croire que ce corps contient le rêve d'une enfant de sept ans.